

breux et très élégant avait obéi à l'attrait de cet intéressant programme. Il ne ménagea pas les bravos et les rappels ni à M^{me} Croiza, ni à Jacques Thibaud, ni à l'orchestre Colonne et à son excellent chef qui avaient interprété à ravir toutes ces œuvres fort bien choisies.

J. LOBROT.

Concerts-Pasdeloup

Trois jours de suite les Concerts-Pasdeloup convièrent le public à venir se recueillir en ces jours de piété; mais, rompant avec toutes les traditions, ce n'est point le Vendredi-Saint que M. Rhené-Baton nous offrit l'habituel festival Beethoven ou Wagner. Nos lecteurs ont déjà, sans doute, fait la remarque que c'est à ces deux auteurs qu'on fait généralement les honneurs du maigre : l'un parce qu'il est l'auteur de la *Messe en ré*, l'autre parce qu'il écrivit *l'Enchantement du Vendredi-Saint*.

La soirée du vendredi 10 avril était consacrée à la musique russe. M. Rhené-Baton excelle à diriger cette musique colorée et rythmée : il semble plus russe que les Russes eux-mêmes, si l'on en juge par les naturels slaves qui prêtaient leur concours à cette séance et dont l'éclat n'apparut point aussi brillant que nous l'eussions souhaité.

Le concert du Samedi-Saint (il faut toujours y revenir) était entièrement consacré à Wagner. Il était d'ailleurs fort habilement composé, tant pour l'agrément que pour l'instruction des auditeurs; je crois que ceux-ci n'y ont vu que l'agrément. Mais M. Baton n'avait-il pas l'ingénieux dessein de leur montrer comment l'art de Wagner s'était transformé depuis *Tannhäuser* et *Lohengrin* jusqu'à *Tristan* et la *Tétralogie*; les premiers influencés, oh combien! par l'art de Weber, mais présentant déjà en puissance cette théorie du leitmotiv, l'agencement harmonique, la combinaison des timbres, dont *le Crépuscule des Dieux* est la magnifique mise en œuvre? Le point culminant de cette leçon donnée par M. Rhené-Baton fut *Siegfried Idyll*. C'est en principe une œuvre longue : on sait en quelle circonstance elle fut écrite : pour la naissance de Siegfried Wagner : elle est construite à peu près entièrement sur des motifs de *Siegfried*, deux notamment du troisième acte : pour ma part, j'en ai toujours trouvé l'effet ennuyeux. Mais M. Rhené-Baton l'a conduite samedi avec un tel art des détails, suivant chaque thème en ses modulations, indiquant les transitions, faisant ressortir l'accouplement des timbres, que le « métier » de Wagner y apparut pour l'auditeur attentif avec toute sa prestigieuse habileté et sa maîtrise. L'interprétation de M. Rhené-Baton fut une admirable leçon d'orchestration.

M^{lle} Demougeot et M. Peyre prêtaient leur concours à cette séance; on ne peut montrer plus de sûreté que M^{lle} Demougeot; elle dit de façon dramatique le Rêve d'Elsa et avec une fougue tout à fait romantique l'« air » d'entrée d'Élisabeth du *Tannhäuser*. M. Peyre a une belle voix, il s'en sert avec autorité.

Pierre DE LAPOMMERAYE.

CONCERTS DIVERS

Les Chanteurs de Saint-Gervais (Vendredi-Saint 10 avril). — Une fois de plus, nous avons éprouvé combien la place de la musique religieuse était à l'église, et non dans une salle de concerts. Tout d'abord pour une raison d'ordre acoustique. A l'opposé de ce qui se passe au concert (et au théâtre) où l'auditeur est à peu près de plain-pied avec le plancher de l'estrade ou bien au-dessus, le son à l'église arrive toujours de haut, que ce soit de la tribune de l'orgue ou de celle du chœur : projeté dans le vide, il plane et glisse doucement, tel un chœur d'anges, — ou encore avec une dure violence il tombe et accable chacun. De pareilles impressions de vol descendant ou de chute, aucune salle de concerts ne nous les pourra donner. Si la salle de concerts déjoue les prévisions d'un Wagner en écrasant les chanteurs sous les gros cuivres placés *au-dessus* d'eux, si elle n'autorise que trop cette grave erreur qu'est la mélodie avec orchestre où la chanteuse se trouve dans l'étrange situation d'une personne cernée et assaillie par un orchestre entier,

comment la musique d'église y pourrait-elle figurer avec plus de justesse, alors qu'elle fut conçue, — si elle n'était le chant de la foule, — pour descendre avec la lumière des vitraux en rayons obliques? Mais, en aucun cas, elle ne doit être un *spectacle* — et c'est là notre seconde raison de préférer l'église. Rien de plus éloigné de l'idée de concerto ou de drame qui se trouve toujours un peu mêlée au plaisir que nous prenons au concert. La musique doit être quelque chose d'anonyme, presque d'inhumain : l'orgue semble souvent pareil à un cri de la pierre, à une rumeur des voûtes et des colonnes. Céleste ou minérale, la musique échappe cette fois pleinement au regard de la chair; c'est le son intact que rien ne vient profaner; même au service de Dieu, c'est encore ce qu'il y a de plus proche de la *musique pure*.

Toutes ces réflexions nous venaient au cours de l'office des ténèbres du Vendredi-Saint, alors que de la tribune septentrionale de Saint-Gervais se déversaient sur nous les répons d'Ingegneri et de Vittoria. Jamais cette célèbre chorale née à l'ombre d'une église ne nous était apparue plus désignée pour être la scrupuleuse interprète des grands musiciens que l'église s'était attachés autrefois. Jamais aussi, sous l'intelligente direction de M. Paul Le Flem, les Chanteurs de Saint-Gervais ne nous avaient semblé plus voisins de la perfection. Notamment dans deux répons de Vittoria (*O vos omnes qui transitis per viam, Astiterunt reges terræ*) les voix bondissaient et ployaient avec une extraordinaire souplesse; le renflement des nuances atteignait à une admirable régularité. Parfois, comme d'une touffe où elle était prise, une voix venait à s'isoler pour disparaître ensuite, étouffée à nouveau sous le chœur. A. S.

Concert Touche (Jeudi-Saint 9 avril). — Schubert, Schumann, Berlioz, Brahms, Franck, Wagner (avec le solo de cor anglais de *Tristan* fort bien joué par M. Morel) et M. Paul Dukas formaient ce que j'appellerai la partie « profane » de ce beau concert, en y joignant deux mélodies de René Brancour : *Épiphanie* et la *Chanson d'Éviradnus*. La partie « spirituelle » comprenait un *Récit de la Résurrection*, dû au même compositeur, et aussi trois chants liturgiques, l'un de Dulin, les autres de M. Maxime Dumoulin, jeune musicien dont nous avons eu déjà l'occasion de louer la très intéressante personnalité. La voix charmante et l'expressive diction de M^{lle} Jeanne Gatineau nous valurent une excellente interprétation de ces œuvres qui méritèrent aux auteurs et à la cantatrice de vifs applaudissements. M. Francis Touche et son remarquable orchestre remportèrent également un légitime succès. A. L.

Concert Borovsky (9 avril). — Ce cinquième récital du jeune professeur au Conservatoire de Moscou était consacré, comme les précédents, à la musique pour piano des xviii^e et xx^e siècles. Virtuose d'une grande réputation, Alexandre Borovsky nous semble la justifier surtout dans la musique moderne. Arnold Bax, Schönberg, Szymanowski, Honegger et Strawinsky ont trouvé en lui un interprète particulièrement heureux dans sa manière *verticale* de nuancer les dissonances ou d'en alimenter l'éclat du rythme. La salle des Agriculteurs, comblée d'étrangers, acclama l'artiste dans une grande polytonalité de langues. G.-L. G.

Concert Henri Etlin. — Récital Chopin. — C'est un auteur qui convient tout particulièrement à l'interprète dont le talent est fait tout de nuance et de délicatesse. A l'exécution de M. Etlin on sent la sympathie de l'artiste pour le compositeur; certes M. Etlin n'est point de ceux qui pensent que l'âme de Chopin est ressuscitée en lui, mais on perçoit qu'il l'a longuement étudié, qu'il connaît de lui autre chose que sa musique, qu'il a cherché dans la vie de Chopin, dans le milieu où il a évolué le pourquoi mystérieux de certaines œuvres. Cette méthode, qui ne serait pas toujours exacte, est efficace pour Chopin (comme pour Schumann d'ailleurs) dont l'art est subjectif, spontané, mélange d'hé-